

Emmanuel Delattre

Requiem
pour l'oligarchie
roman

Les Éditions Utopia

Premier mouvement
« *Molto vivace* »

La rencontre

CHAPITRE 1

De toute éternité, il y a toujours eu un homme sur le point de sauter. L'image serait celle d'un pont, une image sépia, jaunie par de trop fréquents passages en revue.

Comme il s'agit de sauter, choisissons Paris. Puisque l'on ne peut plus y vivre, compte tenu de l'immobilier spéculatif, au moins peut-on y mourir et ça ne coûte rien. Paris et le Pont Neuf, ou le Pont des Arts, si par hasard tu y croises ton cafard. Il y a donc un homme et un pont, et vu l'état de l'homme, la beauté du décor, sûr qu'il va sauter.

Le suicide est une idée courageuse, sauf que ce n'est pas une idée, c'est une issue sans choix, la fin d'un insupportable état d'être. Mon image est trop romantique, c'est une vision qui me permet d'envisager l'idée du suicide du bout des doigts, sans trop y toucher. Cette idée est cependant suffisamment inquiétante pour entraîner mon âme dans une sombre descente. D'où vient cette image dans ma tête lourde ? Peut-être l'automne...

Assis dans ce parc, loin de Paris, je regarde tomber les premières feuilles et je m'imagine mettre fin à mes jours. Le concept est poisseux, pénétrant. Autour de moi, un tapis de feuilles mortes. Cette ambiance de

Requiem pour l'oligarchie

chute et de mort, en ce mois de novembre gris, mois du scorpion, déprime la pensée. Ce n'est pas comme janvier, où tout a été consommé, consumé. En Janvier, on ne pense pas à la mort; on y est, de l'autre côté. La vie s'est tue et germe six pieds sous terre en son miroir hivernal. La mort y est belle, blanche, froide, silencieuse, apaisante et presque sereine. Une sérénité qui est peut-être cet espoir des suicidés en un monde meilleur, tranquille.

Vu l'état de mon existence et de mes finances, il est normal que Novembre provoque en moi cet état douteux à l'ombre de pensées sépia. Des pensées qui me feraient envisager le suicide, d'un point de vue métaphorique, comme une forme de disparition sociale, une disparition dans un ailleurs géographique lointain, ou dans une autre vie. Une vie qui n'aurait jamais connu la moindre trace de ma présence auparavant, ni le moindre souvenir de mon passé. M'effacer pour renaître ailleurs. Ma vie était-elle encore assez intéressante pour échapper à la fatigue du suicide réel?

C'est à cet instant précis – je me souviens – avec ces feuilles de mort autour de ma tête, que l'autre, le passant, il m'a vu, dans cet état, proche de plus d'état du tout. Alors, à la façon dont il s'est arrêté et m'a regardé, il a dû comprendre, tout d'un bloc massif, l'état exact dans lequel je me trouvais, ce 11 novembre, jour férié mémorable.

Moi qui ne croyais plus ni au hasard ni au destin, qui m'évertuais à pourfendre toute forme de sens aux schémas tragiques de la vie, il fallait qu'il me trouve là, dans cet état précis.

Ce passant qui passait, il m'aura bien fallu la chute d'une dizaine de feuilles de marronniers pour

Premier mouvement « *Molto vivace* »

le reconnaître... Il y a quelque chose d'animal dans la reconnaissance, même après trente ans et bien que les apparences aient entièrement changé. Il y a cette ancienne aura qui colle toujours à la peau, cette odeur du passé que nos truffes de chiens existentiels détectent en toutes circonstances. Et la jeunesse laisse les odeurs les plus prégnantes.

Après l'avoir instinctivement reconnu, j'ai visualisé en quelques secondes toute la tranche de vie qui émanait de son regard. Comme si je tombais de ce pont. J'ai tout revu en un temps compressé et suspendu. Par contre, la mémoire des noms n'est pas mon fort ; lui n'avait plus sa moustache stalinienne, et moi j'avais une barbiche à la Trotsky, pour ne citer que les références qui nous étaient communes à l'époque. Son nom ne faisait aucune bulle de souvenir à la surface. Lui, par contre, avait la mémoire des noms. Cela faisait partie de son boulot, au chef de la Section Ouvrière Marxiste Léniniste. J'y avais un surnom, que je ne supporte plus, et il a fallu qu'il la ramène, avec sa voix profonde, froide et avisée, comme un jugement sans appel :

– Lolo...

Et l'on pouvait deviner dans le silence qui s'ensuivit tous les « C'est pas vrai ! Incroyable ! » qui sont d'autant plus forts qu'ils ne sont pas dits. Silence suspendu dans lequel je cherche, l'air d'une poule face à un presse-purée, son nom. Ayant pitié de moi, c'est lui qui me lança la perche :

– Éric ! Tu te souviens ?

– Voilà ! Éric le rouge ! Lui aussi avait un surnom.

– Hé ! Hé ! On oublie le rouge, d'accord ?

– Bon alors, appelle-moi Laurent.

Requiem pour l'oligarchie

Après tant de bavardages, que dire ? J'étais dans des pensées trop brumeuses pour les partager avec qui que ce soit, et je ne sais si j'avais envie de faire remonter ce passé-là. Éric le rouge ! Celui qui m'avait initié à la politique de fond, comme on dit « course de fond ». C'est-à-dire qu'il m'en a fait ingurgiter des Marx, des Lénine, des Trotsky et des quotidiens du peuple. Hypnotisé que j'étais par sa connaissance et ses convictions, sa force intérieure. Une puissance de cobra forgée dans la pureté révolutionnaire. La pureté, la conviction, la force et sept ans de plus que moi. De quoi en faire un frère aîné craint et respecté, presque une icône.

Moi qui sortais à grand peine d'un bac laborieux, je n'éprouvais aucune passion pour des études supérieures dans une société que l'on exérait méthodiquement jour après jour, découpant au scalpel ses entrailles nauséabondes. Masse mouvante de rejetons de l'après Mai 68 et du mouvement hippie, résidus de fausse couche maoïste, résidus de capotes guévaristes, coïts interrompus d'un mauvais trip, avortons dédiés aux charges de CRS, troupeau libertaire et écolo de la première heure, perdus par notre marginalité. Même pas recyclables dans les agences de pub, les entreprises du net ou les médias de gauche. Rien à faire, rien à foutre, si ce n'est jouir de l'envergure considérable que nous conférait notre prise de conscience éclairée. Nous étions les nouveaux prophètes, les nouveaux poètes, les nouvelles divinités d'un monde à venir. Qui mettait un temps fou à venir.

En attendant notre heure, il fallait bien travailler pour assurer le minimum de survie. Puisque l'on avait refusé le paradis des élites nauséuses, il fallait

Premier mouvement « *Molto vivace* »

rejoindre l'enfer de la réalité prolétarienne. Et puisque le paradis c'est l'enfer, nous transformerons l'enfer en paradis!

Quand je revois aujourd'hui la figure d'Éric le rouge, je me souviens des deux grandes tendances que j'observais à l'époque, deux sociologies de la révolte. Un mouvement orienté vers la politique, un autre vers la poétique, un qui lisait Marx ou Gramsci, l'autre Kerouac ou Timothy Leary. L'un se défonçait aux manifs et aux groupuscules, l'autre au LSD et à l'Afghan noir ; l'un vibrait aux chants révolutionnaires et à Ferrat, l'autre à une culture pop aux ramifications innombrables. L'un écrivait les théories politiques de demain, les autres décryptaient les arts du futur. D'un côté on créait chaque matin de nouveaux partis purs et exigeants, de l'autre des communautés de vie, des éducations nouvelles, du théâtre, des expos à l'infini... Parfois ils se rencontraient, parfois ils se combattaient, souvent ils se moquaient les uns des autres, chacun étant la caricature de l'autre. Entre babas trop cool et militant obtus, il était de bonne guerre de se faire la guerre. Mais nous savions que nous étions dans le même corps, la même matrice. Et puis nous avons enfanté tellement d'êtres hybrides...

Quand j'ai rencontré Éric, après une pénultième mission d'intérim, dans cette usine de fabrication de cadres métalliques – ou d'autre chose – j'ai trouvé là un maître du camp opposé. Moi, j'étais plutôt dans le camp cool cheveux longs avec vol de 33 tours à la Fnac, fumeur de moquette et spécialiste de Genesis, saison Peter Gabriel. Section musique et théâtre plutôt que deuxième ou troisième internationale. J'avais cependant bien suivi les grèves au lycée et les

Requiem pour l'oligarchie

manifs, et connaissais les tendances politiques qui remuaient le pays. Éric m'a fait comprendre, en six mois, ce qu'était vraiment la condition ouvrière et la révolution prolétarienne qui devait en découler. En me démontrant ce qu'était la dignité humaine même au fond d'un travail aliénant. Et comme travaux pratiques, on a construit à nous deux une section syndicale dans une PME de 150 salariés qui n'avait jamais vu l'ombre d'un doute envahir le débat très peu démocratique qui régnait dans cette entreprise néolithique.

Il m'a enrôlé dans son parti. Un petit parti comme il y en avait tant: petits, mais terriblement efficaces. Nous étions une trentaine dans notre chef-lieu de département, mais on aurait cru une armée, on bossait comme trois cents. Chacun était éduqué à la dure, de véritables moines soldats. Nous éditions un journal national que nous vendions sur les marchés et nous nous réunissions plus d'une fois par semaine. Éric était le responsable départemental. Tout était organisé, hiérarchisé, planifié, même les temps pour faire l'amour – qui n'étaient pas très nombreux, car pouvant détourner de l'idéal révolutionnaire. Oui, il m'en a fait bouffer des théories et des théories politiques, de quoi redescendre avec réalisme et angoisse de la planète molle et colorée qui me tenait lieu d'horizon indépassable. Mais je prenais goût à ce nouveau trip, à cette ambiance à moitié paranoïaque et à moitié lumineuse qui levait le voile sur la réalité du monde. Sortant du cocon de la voix des anges, j'entendais maintenant les trompettes métalliques du matérialisme historique. Et j'en voyais les résultats: Éric, aidé aussi par mes inspirations, avait donc réussi à créer une section syndicale, jouant sur la loi et sur la foi,

Premier mouvement « *Molto vivace* »

retournant comme des crêpes des ouvriers chez qui il avait insufflé le vent de la révolte, distribuant l'espoir, ouvrant des visions d'avenir radieux et surtout, renvoyant dans les cordes la direction et ses petits chefs nazillons toujours aux ordres du pouvoir, quel qu'il soit. Les annihilateurs de révoltes, il les a calmés, Éric... Mais sans s'énerver, juste avec son regard noir et sa moustache – qui était plus proche de celle de Nietzsche que de Staline maintenant que je la revois. Il les a calmés aussi avec la cohérence de sa dialectique imparable. Les petits chefs, ils avaient peur de lui. Quant à la direction, ils n'ont réussi à s'en débarrasser qu'au bout de six mois, après une grève de 15 jours, la première de l'entreprise. Ils s'en sont débarrassés mais il a laissé derrière lui une section syndicale, une augmentation de salaire de 10 % et de meilleures conditions de travail. Il estimait avoir fait un bon boulot.

Ensuite, je suis parti trois mois en Inde, retrouver ma tendance profonde. J'étais assez épuisé par ces six mois de militantisme extrême, « épuisé mais ravi » comme il disait. Je n'ai cependant jamais renouvelé cette expérience de travail d'usine. J'ai beaucoup appris, je ne regrette rien. Mais à partir de ce moment fondateur, mon choix a été définitivement arrêté : m'éloigner le plus loin possible de la production de masse et de son aliénation inhérente : la consommation de masse.

Enfin aujourd'hui, avec mes idées automnales du pont-des-suicidés, je ne sais ce qu'il reste de nos combats d'antan. Et lui, l'Éric, toujours en lutte dans les usines ? pensais-je en le regardant. Il me répond aussitôt :

– D'accord. Laurent !

Requiem pour l'oligarchie

Puis il me scrute, longuement. Décidément, le temps s'étire étrangement aujourd'hui. Il me détaille avec ce regard inquiétant du fauve autour de sa proie. Qu'a-t-il vu ? Après de longues secondes où je ressens déjà tout l'ascendant qu'il reprend sur moi sans même ne rien dire, je décide de prendre l'initiative. Me revient en une grande vague mémorielle un souvenir clair :

– Bon anniversaire, Éric !

De quoi le désarçonner. Je n'ai pas la mémoire des noms mais je me rappelle des signes astrologiques. Avec lui, ce n'est pas difficile, scorpion à la lame aiguisée, fine lame à l'âme fine, et né un 11 novembre. Il n'en était pas particulièrement fier ; pas pour l'armistice, mais pour ce que représentait cette horrible guerre. « Comme toutes les guerres, disait-il, les bouchers s'engraissent pendant que l'on équarrit le peuple, toute guerre est une guerre civile, sauf celle contre le tyran ». Il a souri et rougi un peu, avec cette petite fossette enfantine qui humanise son visage quand ses calculs laissent la place à ses émotions. Il s'est soudain adouci, s'est assis à côté de moi et on a parlé du bon vieux temps qui, à regarder de près, n'est pas si bon et si vieux que ça. Après avoir fait le fond des vieilles casseroles, je sentais le moment venir où il me poserait la question de mon devenir personnel. Question que je n'avais guère envie d'aborder. Mais il fallait qu'il la pose cette satanée question, comme un augure déployant ces ailes vers un futur qui allait m'emporter corps et âme dans une aventure que la pire des imaginations n'aurait pu concevoir au sein du plus noir de mes cauchemars. J'aurais dû fuir à toutes jambes, ou alors l'étouffer, l'assommer, l'atomiser ! Mais le diable, jouant aux dés avec mon ange

Premier mouvement « *Molto vivace* »

gardien, en décida autrement. Mon destin était joué sur cette réplique mémorable :

– Et toi alors, qu’est ce que tu deviens ?

À ce moment, mon ange fit tomber la pluie, une petite pluie, mais assez fine et persistante pour qu’elle éparpille alentour tout amoureux des bancs publics. Mais le diable insiste et trouve l’idée assez bonne :

– Allez, viens Laurent, je t’offre un demi au bar en face.

Il fallait qu’il y eût un bar en face, avec vue sur le lac du parc et ses pédalos qui rentraient à tout mollets pour s’abriter de cette pluie imprévue. La scène était assez drôle. Cela permit, avec la bière, de détendre définitivement l’atmosphère. Le piège était refermé.

CHAPITRE 2

Il attaqua de nouveau, sur le mode de la répétition :

– Alors, qu’est-ce que tu deviens depuis... ?

Bien, c’était donc à moi de faire la chronologie. J’avais de la chance – moi qui ne me souviens pas des dates non plus – c’était juste à l’époque de ma majorité, la nouvelle majorité giscardienne, celle à 18 ans. Pour mon père, par contre, c’était toujours 21 ans. Et il s’occupa de ses fils jusqu’à 21 ans, quoi qu’il arrive, un vieux à l’ancienne. En ce qui me concerne, et vu le jeunisme actuel, je placerais l’âge de la majorité